

Tristes anthropiques

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

Tristes Anthropiques

Tristes Anthropiques est une exposition avec Nina Wiesnagrotzki et Céline Burnand organisée par le Cabanon, un espace pour l'art contemporain à l'Université de Lausanne, et commissariée par Myriam Ziehli, et qui débutera le 2 mars 2017 sur le campus de l'UNIL.

Nina Wiesnagrotzki dans son documentaire *Sansui Landscape*, construit un cadre conceptuel autour de la montagne. Elle décline les différentes significations que recouvre la montagne pour faire plusieurs analogies. La montagne mythique que l'on appelle Fuji est ainsi rapprochée des nouvelles montagnes de déchets que sont les monticules formés de restes nucléaires après Fukushima. La montagne au Japon, le pays natal de sa mère, rappelle les Alpes, le cadre visuel du dessin animé Heidi qui est repris sous la forme de Manga au Japon. En rapprochant le Japon et l'Allemagne, Nina interroge. Elle nous demande comment, nous spectateurs, comprenons le terme de montagne. Comment les différences culturelles sont réappropriées et réintégrées dans les sociétés ? La montagne, les montagnes, les montagnes géologiques, les montagnes symboliques, religieuses, les montagnes de déchets, les montagnes imaginaires, les mille dessins de montagnes de Hokusai, tout se mélange. Les analogies horizontales et thématiques sont riches et permettent d'envisager un nouvel angle de réflexion autour de cette figure.

La dimension symbolique est aussi un aspect important du travail de Céline Burnand. Dans le cadre de ses vidéos, l'artiste travaille notamment autour de la question de la représentation du serpent à travers plusieurs cultures. Pour le premier chapitre de son travail (Apotropos I et II), Céline Burnand est partie dans les Abruzzes en Italie afin de filmer le rituel de la San Domenico, et d'y suivre les attrapeurs de serpents. C'est le deuxième chapitre qui est montré ici au Cabanon. Elle poursuit sa quête des serpents, cette fois-ci en Egypte. Si le serpent comporte toute une symbolique très ancienne en Egypte, il est encore présent, bien que caché, dans la culture contemporaine, notamment dans certains rituels d'une confrérie soufie que l'artiste a décidé de suivre. Le rapport qu'elle décrit déconstruit notre vision dichotomique humain/nature. En effet, comme Philippe Descola le décrit dans ses quatre ontologies, notre rapport occidental à la nature s'est construit sur le naturalisme : une discontinuité entre humain et non-humain. Lorsque l'on regarde les vidéos de Céline Burnand, cette discontinuité semble atténuée par le pouvoir symbolique donné aux animaux.

L'exposition consistera ainsi à créer un dialogue entre les travaux de Céline Burnand et de Nina Wiesnagrotzki qui résidera dans la manière de réinvestir les non-humains de manière symbolique. Est-ce là que réside l'enjeu écologique ? Dénaturaliser la nature pour lui redonner un statut à part entière ?

Amorce d'une réflexion partant du travail de Nina Wiesnagrotzki et de Céline Burnand

Il faisait particulièrement chaud en cette journée de début février à Berlin. Le soleil brillait au zénith, Céline et moi nous baladions dans la ville tout en parlant de nos projets respectifs. Après quelques visites de musées d'anciennes sculptures, nous retrouvions Nina le soir pour enfin nous rencontrer toutes les trois. Nina avait choisi un restaurant Japonais dans lequel on trouvait les meilleures ramen de la ville. En arrivant au restaurant qui se trouvait au bord de l'un des confluent de la Spree, il se mit à neiger si fort que l'on ne pouvait plus voir qu'à quelques mètres devant soi.

La serveuse pressée et sèche nous prend les commandes et notre conversation autour de l'exposition commence. C'est suite à ces discussions et échanges que j'ai entrepris d'écrire ce texte compilant les différentes idées que nous avons abordées durant la soirée et qui se sont prolongées par des échanges d'emails et des discussions avec Julie Lang, la présidente du Cabanon.

Dans ces deux films, la question du motif est récurrente et est constituante du travail. En effet, les artistes sont en quête d'un motif qu'elles vont retracer en fonction des événements qui surviennent. Cette manière organique de procéder donne une richesse et une belle amplitude dans les deux propositions.

Les deux artistes proposent une quête autour d'une figure spécifique afin de suivre leur motif dans plusieurs déclinaisons et différents lieux. A l'heure de la globalisation galopante, George Marcus a proposé dans le domaine de l'anthropologie d'élargir le champ du *fieldwork* (terrain) autrefois lié à un lieu circonscrit, en procédant par filature : suivre une métaphore, une chose, une personne, un animal, et de ce fait réfléchir à une vision pluri située, mais aussi repenser les angles de vues, opérant ainsi une double ouverture, horizontale et verticale. Dans ce sens, les artistes proposent un décalage pour leur regard en allant vers l'ailleurs. Nina Wiesnagrotzki en partant au Japon, un pays qu'elle ne connaît presque que par les récits de sa mère, déplace son regard occidental pour aller comprendre les mécanismes internes du rapport japonais à la montagne, pour ensuite tisser des liens avec son pays natal, le sud de l'Allemagne à la frontière avec les Alpes Suisses. Céline Burnand, quant à elle, visite un pays nouveau, bien qu'évoqué dans les récits familiaux : son arrière grand-père avait construit un hôpital pour les tuberculeux au sud du Caire dans les années 1920. Elle y suit l'animal honnis ou sublimé d'un groupe d'individus hétérogènes nommée Rifa'i. Entre histoires séculaires ou mystiques, elle navigue entre les différentes strates du Caire et de l'Égypte du Sud.

La collection autour d'un motif est un processus qui m'a toujours intéressée. De manière générale, ce procédé permet une écologie de moyens quant à sa mise en place, par le simple fait qu'il implique de récupérer et compiler des

éléments/symboles/objets/images préexistants tout en les réactualisant constamment. Si dans un premier temps, il s'agit d'une collecte, la deuxième partie du travail se situe dans la découpe et l'association. Si les images sont collectées sans être mises en forme alors tout le processus tombe à l'eau et celles-ci ne restent qu'un tas d'images sans possible appréhension.

La mise en lien entre différentes déclinaisons du même motif permet une forme d'heureux accident où les images se confrontent organiquement, se répondent, dialoguent et créent du sens. C'est l'association intuitive qui permet l'émergence, le dévoilement d'un sens. Si Sergueï Eisenstein en a fait son processus de travail au cinéma, l'on retrouve également cette manière de faire chez l'historien de l'art Aby Warburg, qui appose côte à côte des images dont les « pathosformeln » se dégagent. Cette procédure permet des surprises conduisant à de nouveaux résonnements et nouvelles idées.

Cette idée n'est pas nouvelle, Frances Yates nous raconte l'art antique de la mémoire. Cet art qui vise à se rappeler de discours à l'époque par l'association de figures, allégories et symboles. L'idée pour l'orateur étant de visualiser des sujets en terme de représentations et de placer mentalement ces images dans une architecture précise (un bâtiment par exemple). Ensuite l'orateur pour dire son discours, reprend ce cheminement interne. On retrouve des traces de cet art dans le langage contemporain par les formules « en premier lieu », « en second lieu », etc.

Cet art redécouvert au 13^{ème} siècle fait directement écho avec un type de fonctionnement de l'iconographie médiévale. A titre d'exemple, le cycle *Vita Humana* à l'Abbazia des Trois Fontaines (à Rome, du 13^{ème} siècle) prend la forme d'un « florilège d'images » qui permet une lecture non linéaire, c'est à dire plus organique, de l'ensemble. Cette question du florilège est un aspect déterminant dans la manière dont on appréhende les images, il invite à la contemplation, à la déambulation et à des associations d'idées et de pensées nouvelles.

Un élément de réponse peut être amené par Donna Haraway concernant le lien entre collection, florilège ou association d'images et écologie :

« *The unfinished Chthulucene must collect up the trash of the Anthropocene, the exterminism of the Capitalocene, and chipping and shredding and layering like a mad gardener, make a much hotter compost pile for still possible pasts, presents and futures.* »

Dans le travail des deux artistes, il y a une vraie économie du symbole, de la manière dont celui-ci se décline et se réinvente au fil des époques. Cette réflexion autour d'une époque emplies de déchets qu'est l'auto-proclamée « Anthropocène » semble capitale dans un contexte actuel plutôt pessimiste. Selon l'auteure, notre monde contemporain manque de nouveaux récits, manque d'histoires inventées. Si elle prône la science fiction pour répondre à ce manque, ici il pourrait s'agir plutôt de l'association intuitive et sensible

d'images permettant l'émergence d'un sens nouveau, encore caché qui se dévoile lors de leur confrontation.

Dans un contexte d'images constantes, de communication et de flux incessants d'information, il est capital de constamment remettre en jeu notre rapport aux images. Ici, Nina Wiesnagrotzki et Céline Burnand nous proposent deux manières d'envisager ce rapport. D'une part les analogies horizontales et thématiques et d'autre part une déambulation dans et devant les images, deux procédés permettant un aspect méditatif, riche et producteur de nouvelles associations d'idées.